



Annliese Nef

Conquérir et gouverner la Sicile islamique aux XI^e et XII^e siècles

Publications de l'École française de Rome

Conclusions de la première partie

DOI : 10.4000/books.efr.5370

Éditeur : Publications de l'École française de Rome

Lieu d'édition : Rome

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 8 juillet 2019

Collection : Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

EAN électronique : 9782728313600



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NEF, Annliese. *Conclusions de la première partie* In : *Conquérir et gouverner la Sicile islamique aux XI^e et XII^e siècles* [en ligne]. Rome : Publications de l'École française de Rome, 2011 (généré le 07 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/efr/5370>>. ISBN : 9782728313600. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.efr.5370>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

CONCLUSIONS DE LA PREMIÈRE PARTIE

Au-delà de traits qui sont communs à la Sicile du XII^e siècle et à nombre d'autres royaumes, contemporains ou non, quelques spécificités caractérisent la situation culturelle insulaire de l'époque. D'une part, la coexistence de trois langues savantes aux alphabets distincts et de trois cultures constitue une singularité par rapport à l'Occident chrétien du XII^e siècle; dans le même temps, le christianisme des souverains distingue la Sicile du *dār al-islām* contemporain.

Ce qui surprend le plus est le haut degré de conscience avec lequel les Hauteville ont pensé leur souveraineté et mis en avant leur prétention à un pouvoir dont les références étaient universelles. Ils baignaient dans une *koiné* méditerranéenne, certes, mais la seule «influence» d'éléments qui circuleraient de manière peu claire ne peut suffire à expliquer cette élaboration. L'invention permanente, le renouvellement et les transformations dont les éléments et symboles de la légitimité royale sont le fruit le démontrent amplement. L'utilisation de ces instruments visent à faire pièce à trois pouvoirs susceptibles, en théorie, de revendiquer une autorité sur la Sicile : la papauté, l'empire byzantin et le califat fatimide.

Si l'on considère l'ensemble des domaines pris en examen, le tableau qui se dégage n'est pas exempt de contradictions. L'usage des langues dans les diplômes royaux répond à des motivations fonctionnelles, qui reflètent moins l'identité du destinataire que l'objectif de l'acte et la nature de l'organe administratif en cause. La clé d'explication réside plutôt dans la réforme administrative qui se déroula dans les années 1140 et qui sera analysée dans le chapitre suivant. À l'inverse, le domaine de la titulature propose des solutions originales reflétant, plus clairement encore, les enjeux idéologiques d'une telle élaboration.

La titulature royale, support de l'expression du pouvoir que l'on peut aborder par le biais de la monnaie, de la documentation écrite et de la sigillographie, offre en effet un bon observatoire des choix promus par les Hauteville. L'élaboration de titres arabes est marquée par des évolutions fortes : la personnalisation de la titula-

ture et le choix du terme *malik*, plus neutre que les premiers termes utilisés, l'exaltation croissante de la sainteté du roi et le développement du versant islamique dans la titulature de Guillaume II.

Cette transformation est nette dans les diplômes destinés à un public restreint. Il reflète surtout la conception des scribes de la chancellerie royale dont la culture islamique et chrétienne explique en grande partie les choix opérés. La monnaie, dont les utilisateurs sont plus nombreux, reprend des traditions locales. Le tari sicilien se christianise de manière très limitée et les souverains siciliens sont les seuls monarques latins à frapper une monnaie portant une légende arabe qui n'est ni la copie d'une pièce islamique ni le lieu d'une simple transcription de titres occidentaux en arabe. Le tari allie tradition byzantine et islamique, ce qui ne saurait surprendre pour une monnaie d'or, et le résultat original qui en découle est un des instruments essentiels de légitimation promus par les Hauteville.

Le cérémonial royal comme le cadre palatial, Chapelle palatine comprise, puise volontiers dans le répertoire islamique, mais aussi plus largement oriental (byzantin, persan dans une moindre mesure) sans que l'on puisse faire la part des médiations, ni retracer les voies de l'emprunt. Le domaine des images pourrait bien être le lieu où la convergence culturelle s'exprime le plus clairement entre registres variés et christianisme, d'autant que la question de la réception demeure entière. Le plafond de la Chapelle palatine, dont la dimension islamique est moins liée à la royauté et plus à l'exaltation du christianisme que l'on a bien voulu le dire, illustre les questions qui se posent de ce point de vue.

L'épigraphie monumentale et la poésie qui exaltent les souverains siciliens présentent un autre cas de figure. Rédigées pour l'essentiel en arabe, puisant dans le répertoire islamique, elles renvoient néanmoins à des images du pouvoir qui sont universelles et dont on trouve parfois un écho, limité il est vrai, dans les autres langues insulaires.

Ce tableau est rendu plus complexe encore par les observations que l'on peut tirer de l'analyse du corpus d'œuvres produites en Sicile dans le milieu de cour et parfois même à la demande du souverain. L'utilisation des langues se répartit selon les genres représentés : le latin s'illustre particulièrement dans les chroniques et quelques textes religieux, le grec dans des œuvres religieuses et dans la poésie, l'arabe, enfin, le plus riche, dans la géographie, l'art du gouvernement et la poésie. Seuls des manuscrits trilingues contenant des textes scripturaires, un petit nombre de traductions et l'inventaire en arabe des ouvrages de la bibliothèque de la Chapelle palatine, laissent entrevoir une réelle convergence et le rôle de transmetteur joué par la Sicile.

De manière générale, les images se prêtent mieux que les langues à une célébration des souverains qui tiennent compte des trois cultures insulaires. Les questions qui reviennent tout au long de l'analyse concernent le public auquel s'adresse ces messages. La variété des perceptions que l'on peut en avoir n'est pas sans effet sur la signification d'une telle élaboration, mais cet aspect nous échappe en grande partie. L'imbrication de références culturelles d'origines variées est particulièrement poussée dans le cadre du palais et de la cour, même si les grands n'hésitent pas à en reprendre des aspects dans leurs constructions et fondations. Ceci suggère à la fois l'existence d'ateliers d'artisans à même de réaliser ce type de productions, celle d'un public à même de l'apprécier et, plus généralement, de liens entre société curiale et urbaine palermitaine sans doute plus nombreux que nous ne le soupçonnons aujourd'hui.

Si l'œcuménisme des souverains siciliens existe, il est donc plus complexe et subtil, plus partiel aussi, qu'il n'apparaît à première vue. On a vu, en particulier, à plusieurs reprises, l'importance d'un christianisme qui s'exprime en arabe ou par le biais de symboles perçus aujourd'hui comme islamiques, bien que la culture arabo-musulmane soit loin d'apparaître toujours dans un cadre chrétien en Sicile. Ce qui l'emporte clairement sur le reste est le souci d'universalisme des Hauteville qui affirment des prétentions impériales dans un cadre méditerranéen.

Reste à savoir comment ce programme ambitieux ainsi mis en mots et en images est réalisé concrètement dans le cadre insulaire et comment se construit et agit l'État qui est censé l'incarner.